L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
BUREAUX, 72 RUE DE CHARTRES.
NOUVELLE-ORLÉANS.
JEUDI MATIN, 22 JUIN.

FEUILLETON.

MARTIN CAÏL,

CHRONIQUE DU TEMPS DE PHILIPPE II.

PAR

ALEXIS BOUVENNEC ET E. GRENADAN.

DEUXIÈME PARTIE.

A VEIL BOIS, VIEE SECRÉTAIRE.

— 1566 —

VII

— L'INTRODUCTEUR DU SOL.

N'ayant rencontré avec étonnement ont beaucoup qu'il ne pouvait le savoir, et il en résulta à attaquer le pâté avec un appétit qui plaisait au maigreur.

Tristan le laissa engloutir tranquillement les premières bouchées et lui dit ensuite :

— J'ai besoin de savoir, s'il vous plaît, monsieur Corbière, quelle sorte de gens habitent votre maison.

— Ma maison, cousin ! hâtez le vendredi votre déménagement si vous ne voulez pas habiter, vous aussi, la rue que Philippe, dans la clarté de ses yeux naïfs, nomme à l'heure de la prière, heure à laquelle mon service me rend la liberté. Il faut que mon pâté soit bien grande pour m'avoir contient dans de tels paragraphes. Je parierais que dans quelques jours, il ne me reste pas un bon chrétien dans une telle rue, où qu'il n'habite dans l'oubliette de maison que Philippe, sur la clarté de ses yeux, nomme un cimetière et vit de son travail. Je sais des choses qui pourraient faire rentrer dans l'embarras, mais je ne tais de crainte de certaines épées qui m'ont déjà menacé de quelque valeur.

Tristan, dont la curiosité était excitée par le tour que la conversation avait pris, fit boire un autre verre d'eau-de-vie à l'aubergiste.

La prudence de celui-ci disparut complètement.

— Figurez-vous, seigneur, dit-il, que de temps en temps j'ai comme du désordre chez la Poutrel, une vieille femme qui loge à côté de la Fontaine. Une de ces fois, j'ai vais apporté de Rouen de-vie... le meilleur moyen d'apprivoiser la aggraire.

— Et bien ! après...

— Après nous bûmes si bien que vous nous enivrâmes.

L'aubergiste était complètement gris et se disposait à y ajouter un autre verre.

— Pardon, dit Tristan, mais si vous continuez à boire, vous ne pourrez pas continuer à parler.

— C'est vrai, seigneur, me refilà à peu près de même état où, tantant de chez la Poutrel, je vis la princesse d'Eboli quitter la chambre de Joséphin.

En entendant citer ainsi le nom de la princesse dans un lieu public, Tristan mit la main sur la bouche de l'aubergiste :

— Taisez-vous, malheureux, lui dit-il, ou parlez plus bas.

— C'est vrai..... mais que disais-je ? Oh ! oui, je disais que la seizora certain de chez Joséphin...

— Quelque soit le nom, n'avez demandé s'il n'était pas arrivé hier au soir une jeune femme...

— Je vous prierez répondu que non.

— Quelque soit, continua-t-il, pas encore, seigneur, et la prudence n'est jamais de trop. Maintenant c'est différent, dit l'aigrault en vidant un autre verre.

— Enfin !.....

— Enfin..... cette jeune femme est entrée dans la maison.

— Vers on deux six ?

— Aussi sûr que peuvent l'attester ces yeux que Philippe nommera un jour.

— Il semble bien !

— Entre neuf et dix heures du soir.....

— C'est cela.

— Vous n'avez pas observé !

— Pas observé ! ..... si fait..... d'abord on a frappé un grand coup à la porte.

— Et bien après.

— Après on ouvre, je me suis mis, avec précaution, à ma fenêtre..... et malgré l'obscurité, je vis des espèces de fantômes dans la rue, puis la porte s'ouvrit, et un homme entra seul. Bientôt arrivèrent une multitude de gens qui jusque-là silencieux prenant de compagnie leur bagage. Après leur départ, dans la maison un profond silence. Tout à coup, cette fut interrompu par un bruit de cheval partait sans entendre le galop de bataille, que quelques instants l'empêcha dans les rues de Montfort.

Diego Martinez, au contraire, était un jeune homme de moyenne taille, svelte, pâle, âgé d'un certain âge, avec les manières et les qualités d'un cavalier. C'était plus de confiance que le valet d'Antonio Perez par ses traits, par ses paroles, toutes les affaires délicates de son maître.

Les deux hommes échangèrent entre eux quelques paroles à voix basse, que Tristan ne put entendre.

Ensuite ils s'assirent à table.

Diego mit avait mangé pour quatre ; en outre il prit la mauvaise tripe, pierre, saucisses et ayant, quand l'heure sonna l'horloge du Bon Retiro.

— Déjà heure ! dit Diego Martinez ; il est temps de partir. Ismaël, veillez avec nous au palais, sauf Tristan, c'est l'affaire des ambassades et du bureau.

A cette époque, la gent porte-plaques était moins parsemée que celle d'aujourd'hui, et de fort bonne heure, après avoir assisté à la messe, quelques-uns des secrétaires du roi venaient à leurs bureaux et exécutaient des affaires avec leur laborieux maître.

Si-tôt Antonio Perez se permettait de ne venir au cabinet que fort tard dans la matinée, sauf d'ordre exprès du roi, et rarement il venait au palais autrement qu'à cheval ou en voiture, suivant le temps, et souvent d'une suite de serviteurs.

De toutes manières, un long cordon de solliciteurs, le chapeau d'une main et le placet dans l'autre, attendait sur les escaliers de la demeure ministre universel et on-sidéré. Quand il descendait les degrés ou alongé [illegible] et les remettait à [illegible].

La présence de cette ruée de solliciteurs indiquait clairement à Martinez que son maître était déjà venu arrivé ; il traversa [illegible] suivi de l'huissier en chef introduisit l'escalier principal. Plusieurs huissiers les empêchaient de passer, et ils parvinrent enfin jusqu'à l'antichambre de la salle d'audience et [illegible] cour, et dont les fenêtres étaient garnies de verres de couleur ; il n'y avait [illegible] salle, ni chaises, ni banquettes, ni siége d'aucune sorte ; mais, en revanche, sur le tapis se voyait plus d'un coussin à haut [illegible] d'or et plus d'une bonne qui avait [illegible] des terres de France et des Pays-Bas.

Diego Martinez et les siens se retirèrent dans un coin de balcon.

— Il faut, dit-il à mi-voix à [illegible] Tristan, que le roi ne soit pas encore arrivé [illegible] cour ?

— Il est [illegible] cour, répondit [illegible] ; il ne [illegible] pas encore arrivé [illegible] ; mais il [illegible] ; il [illegible] ; il [illegible] ;